# C'est ici
# Identique
# La fin
# Le pont

Collection Plein Cadre

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation

réservés pour tous les pays.

Copyright © 2021 by Frédéric Bonnieux ,

36190 Saint-Plantaire - France.

À

Marie-Laure, Victor,
Pierre, Marie,
Henri, Géraldine,
Isidore ...

# C'est ici

C’est ici que tout commence, à la frontière franco-italienne dans les Alpes du sud. Tu m’as embarqué le vendredi avec tes délires en me promettant deux, trois jours de détente. Submergée par mes charges professionnelles, je ne peux dire que « OK d’ac’ » et en profiter un peu pour rigoler. Avec toi, rigoler coule de source. Tu es incapable du moindre sérieux plus de cinq minutes. Le reste du temps, tu te consumes physiquement, tu dépenses l’argent légué par tes parents. Ce sont d’ailleurs les seuls efforts que tu t’accordes. Riche à rien foutre et branleur à tout faire. Tel est ton nom de code. En tout cas celui que je t’attribue.

En tant que fille, j’ai tenu à garder mon job, me sustenter moi-même sans avoir à dépendre d’un tiers, fût-il amusant et riche. Je n’ai rien contre la prostitution pour autant mais j’ai assez de mon boulot.

Comme « le cœur léger et pur » tu aimes la nature, tu nous conduis tout là-haut pour m’annoncer le programme.

Plutôt la surprise.

Auparavant nous faisons une longue marche histoire de « me décrasser » et nous nous allongeons l’un contre l’autre... pour récupérer.

Je ne récupère rien, parce que ton temps, tu le passes à m’émoustiller le corps.

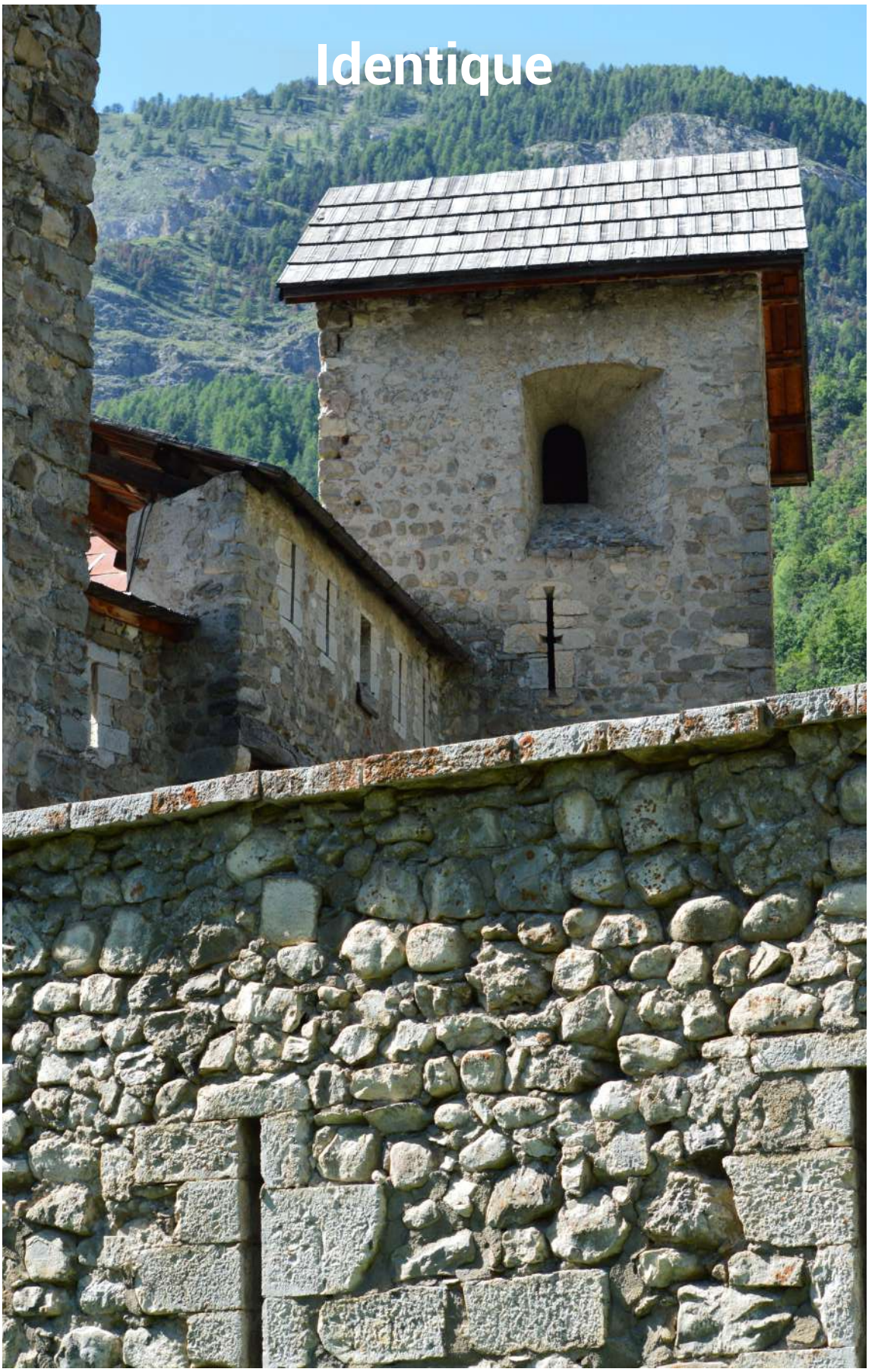
Mais je n’ai rien contre... tout contre toi. Tu es beau et même si tu ne sens pas le sable chaud, tes attraits sont multiples.

Ce qu’il y a de bien avec « le » Victor, c’est l’improbable. La plupart des hommes sont prévisibles. Pas lui. Il est attiré par tout et expérimente la vie comme s’il s’agissait d’un jeu de dupe.

Nous passons notre première nuit chez l'habitante. Dans des conditions épouvantables pour la citadine que je suis. « Un canapé paillasse pour récupérer de cette « marchouille » et demain nous commençons la chasse ». C'est ça, la surprise. Car Victor a toujours fustigé la chasse et les chasseurs. Pour rester dans le propos modéré parce qu'en réalité, dès qu'il en croise, je dois le retenir par les habits avant qu'il ne se bagarre comme le voyou qu'il a toujours été. Au grand désespoir de sa mère qui pansait ses phalanges et à la grande honte de son père bien trop préoccupé à faire du mal aux mouches pour comprendre ce type d'attitude. Mais le fils aimait et continuait volontiers l'exercice. Moi, je déteste la violence pour… le plaisir. Avec ses cicatrices et son pif de travers, il est certes moins beau mais reste charmant. Excitant de parcourir l'histoire de ses blessures du bout des doigts. Et même si cet adjectif vous semble inadéquate, jubilatoire !
C'est assez bizarre les filles.

Avant de s'essayer au sommeil réparateur, nous tournons dans le petit village, au demeurant charmant, pour que je puisse m'écrouler sur ma couche, croulante de fatigue.

# Identique



Nous n’avons rien trouvé de mieux que ce village pour établir notre campement pour la semaine. Un village comme perdu entre deux montagnes aux parois abruptes qui doivent, dès l’hiver, empêcher la venue du soleil une grande partie de la journée. Un village pareil à tant d’autres, silencieux et tranquille. Tout du moins en apparence parce que derrière chaque persienne close, on sent les regards scrutateurs. Les yeux suspicieux, inquisiteurs parfois, car l’étranger porte en lui tous les maux. C’est l’exact contraire du cochon. Chez l’étranger rien n’est bon. Certes il apporte quelques sous à l’épicier « qui en a bien assez » mais pour le reste !
Tout près du village, le long du torrent, un autochtone nous a autorisé l’accès à son terrain et alloué un emplacement « pour trois fois rien » ; c’est-à-dire pour le prix d’un camping de luxe avec piscine et toboggan pour aller dedans. Mais comme Marie a décidé que ce bled au milieu de nulle part est « splendide », que je n’ai pas d’avis précis sur la question, je plante mes sardines, dresse mon mat vers le ciel. Ma femme a tendance à utiliser les superlatifs avec une certaine exagération. Sans compter que, quand elle parle avec emphase d’un sujet, on a l’impression qu’elle vient de gober un paquet de chewing-gum ; on s’attend, à tout moment, à voir sortir une énorme bulle de sa bouche. Sans doute cette utilisation de mots, trop éloquents pour être honnêtes, sont des restes de particules ou quelques gènes de bonne éducation qui traînent, ou tout simplement une forme de snobisme bien trempé. Un genre en quelques sorte. Un truc pour pallier un naturel qui ne vient pas d’emblée. Après, quand elle s’est aperçue de ses exagérations, tout redevient normal, tout est calme. Dormez braves gens.
Ce village, peu accueillant est vraiment sympathique. Je décide, une fois le campement établi, de visiter les alentours.
Vroum vroum nous voilà partis.

Moi, je trouve qu'ils ont tous la même tête. Je n'ai pas l'impression de faire partie de cette ethnie. Je suis incapable de les reconnaître. Sans doute la consanguinité. Je vais garder ça pour moi, il ne s'agit pas de se faire boxer.
Une halte au bistrot s'impose. Se fondre dans la masse et passer inaperçu. Dès le seuil franchi, un silence pesant de quelques secondes nous souhaite la malvenue ; puis les conversations reprennent sans plus d'égards. Pas un bonjour, pas un signe de tête, rien que de l'indifférence. Évidemment, Marie prend un thé qui n'existe pas et doit se contenter d'un verre d'eau qu'on lui additionne de sirop de citron parce que « j'vais pas vous vendre un verre de flotte ». Moi, je souris benoîtement et personne ne semble le remarquer. Nous expédions la boisson courante et remontons dans l'automobile prestement. Je suis un peu énervé. Un peu beaucoup. Je manque de renverser un vieux villageois qui traverse la rue en dehors des clous avec lenteur. Une lenteur provocante. La lenteur « je te merde ». Je pile pour le laisser passer et Marie qui n'a pas encore mis sa ceinture, caresse le pare-brise et me gueule dessus « Tu ne peux pas faire attention ! » « La citronnade a un drôle d'effet sur toi » « Slalom parmi les cons, montons jusqu'au col ».

Et nous sommes donc montés au col après avoir traversé ce village de fous. Scrutés par lesdits fous qui, à n'en pas douter, ont quelque chose à nous reprocher. Nous sommes là et peut être que, nous devrions ne pas y être.

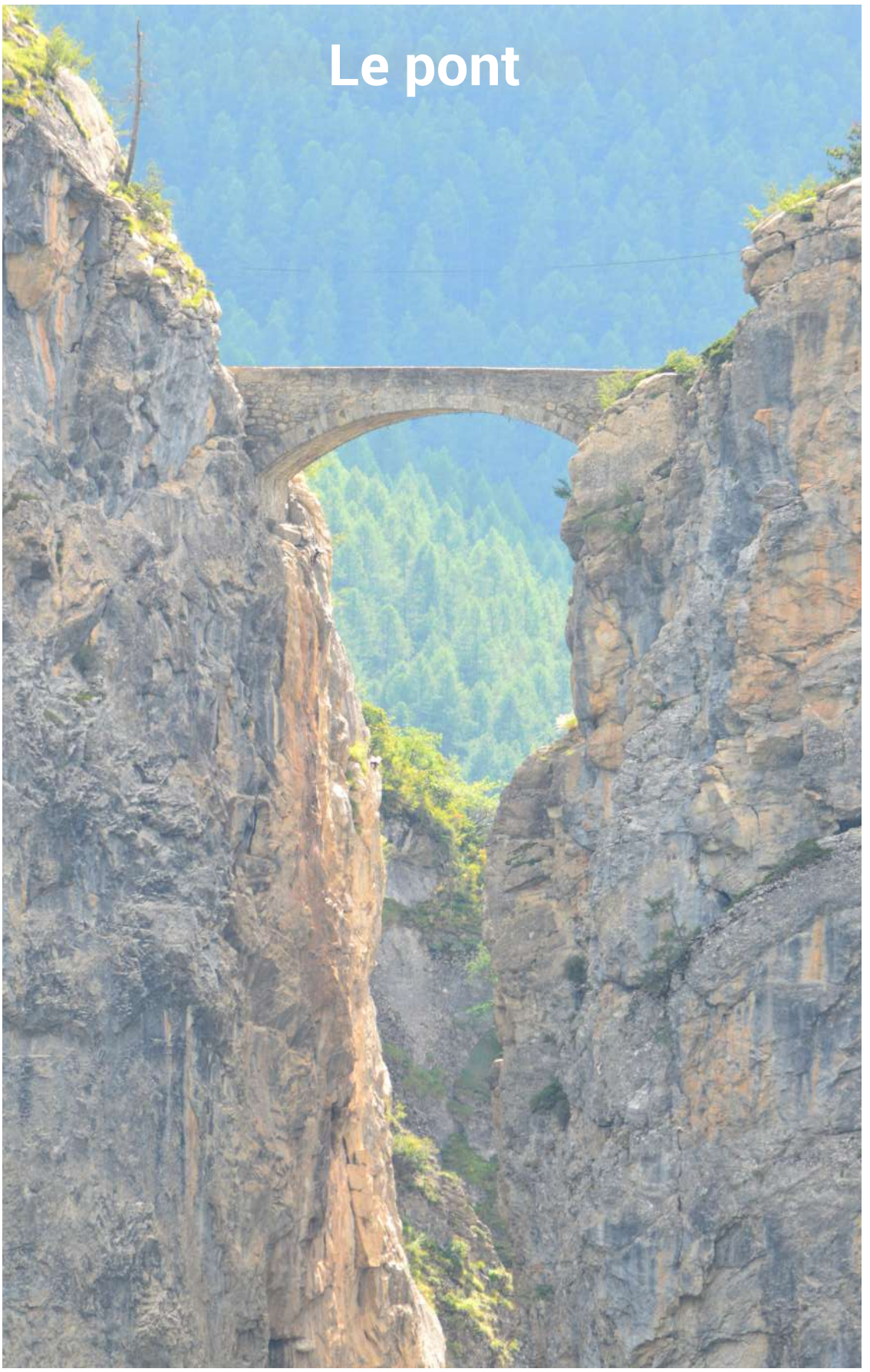
# La fin

Mon oncle, qui avait du courage des notions abstraites, me disait toujours de croire à ce qui m'arrange. Pour lui, la moindre contrainte était un frein au bonheur.
J'avais donc appris à ne jamais parler des sujets sérieux qui me semblaient au cœur de la vie, appris à déconner sur tout et rien, appris à profiter en silence des menus plaisirs de la vie et à en jouir, mais surtout appris à éviter toute réflexion de fond ou que je jugeais comme telle.
Seulement, à la longue, même si j'appréciais nos escapades en terres inconnues, les non-dits me pesèrent. J'avais besoin de parler de choses existentielles ; balayer ce qui me gênait d'un revers de la main, ne me suffisait plus.
Alors j'avais écrit quelques trucs au tonton. Comme une longue litanie, une sorte d'inventaire que je lui avais demandé de lire pour en parler ensuite.
Il pourrait en rigoler, mais seulement après lecture, sans pour autant se sentir obligé de le faire.
- La mer de glace ne régresse pas d'année en année pour nous faire plus de place et nous en faciliter l'accès - Venise ne s'enfonce pas dans la vase pour s'assurer une meilleure assise – La disparition de centaines d'espèces n'a rien à voir avec les théories de Darwin – La calotte glacière qui fond plus vite que prévue, ce n'est pas un épiphénomène – La forêt amazonienne est bien le poumon de la terre – le veau Orloff n'est pas la plus grande invention de l'homme …
Pendant des dizaines de pages, je détaillais tous les sujets ou presque dont il s'était gaussé et qu'il refusait d'aborder « Pour vivre en paix avec lui-même » parce que rire de tout « éloigne le médecin de la tête »
J'épargne le lecteur en ne lui imposant pas cette longue énumération destinée au tonton. Je compresse (Ctrl pouf pif paf).

Mais je dois à la vérité de dire que, sans Henri qui m'avait offert sur un plateau des centaines de bulles pour faire de ma vie une bande dessinée, je serais probablement devenu un citoyen respectable. Un pas grand-chose cartésien qui rigole quand on l'y invite car il a oublié toute spontanéité et surtout perdu ce que je sais à présent être l'essentiel. S'entend la poésie pour le lecteur demeuré sourd ou demeuré tout court.
Tonton m'avait initié et fait découvrir les manges cailloux et leur grande utilité avant la venue de la mécanisation. Depuis des temps immémoriaux les manges cailloux étaient les régulateurs. Ils veillaient à la bonne répartition, au calibrage de toute pierre pour qu'elle n'amasse pas mousse.

Il m'avait fait découvrir « Une pomme oubliée » petit chef d'œuvre de Jean Anglade en repérant une fraise des bois esseulée. Depuis, je me suis toujours efforcée de n'oublier personne en chemin.

# Le pont



Il était dit qu'au-delà du pont la vie était plus facile, que tous avaient du travail, de quoi nourrir leur famille. Il était dit que la vie était belle. Tous les jeunes de ce côté n'avaient qu'un projet : franchir le pont. Peu leur importait les tâches qu'ils devraient accomplir, peu leur importait les rudesses d'un travail ingrat. Ils n'y voyaient qu'un moyen pour vivre mieux quoiqu'il leur en coûte au départ. C'était le seul moyen d'envisager l'avenir, d'avoir un but, d'espérer une vie meilleure.

Alors, tous les jours ou presque, de jeunes téméraires essayaient de passer au-delà du pont. Principalement de nuit, en escaladant les parois abruptes. Beaucoup chutaient au fond du ravin mais les rescapés recommençaient dès que remis. Pourtant le succès était rarement au bout car, même ceux qui réussissaient à se hisser au niveau du pont, étaient attendus en haut par les gardes qui les repoussaient sans ménagement. Mais comme il était dit, qu'une fois passé le pont, on pouvait se cacher dans les bois quelques temps puis trouver du travail dans les fermes ou les manufactures ; qu'au pire, ils pourraient manger à leur faim, les jeunes réitéraient toujours et encore. Sans jamais penser aux dangers, le cerveau embué de rêves.

Jusqu'à présent ceux qui avaient réussis à passer le pont, n'étaient pas revenus. Suffisant pour donner le courage nécessaire à ceux qui n'avaient « pas encore » réussis.

Les anciens mettaient en garde leurs enfants face à l'eldorado mais, comme ils n'avaient pas grand-chose à leur offrir, pas même l'assurance de manger tous les jours, plus personne ne les écoutait. Et puis, bien qu'ils n'y soient pour pas grand-chose, ils se sentaient un peu coupables de leur avoir donné naissance, d'avoir cru naïvement, qu'avec le temps, qu'avec le temps…

Mais la vie était toujours aussi rude d'année en année, la terre n'avait plus rien à offrir et le sous-sol ne recelait rien.

Cernée par des montagnes hostiles, leur minuscule vallée n’avait plus rien à donner. Y être né était compris comme une injustice ; en partir était un devoir, une nécessité. Au-delà ne pouvait être pire.

Alors que là-bas ! La beauté était omniprésente, les paysages majestueux, la nature généreuse. Des vallées verdoyantes où serpentaient de petits torrents d’eau vive, des fleurs multicolores, de bons gros champignons ; une place pour chacun. Un espace à vivre qui avait du sens.